

Cycle de lecture : Le Capital, livre 2

Chapitres 1 à 4 : les trois cycles du capital industriel

André Boetto

PLAN DE LA SEANCE

1. Introduction
 - a. La connexion entre le livre II et les livres I et III
 - b. Reproduction et circulation : le modèle de la circulation du sang
 - c. Rappels terminologiques
 - i. Moyens de production
 - ii. Fonction
2. Les trois cycles du capital industriel
 - a. Présentation générale du schéma
 - b. Le cycle du capital-argent (ch. 1)
 - i. Achat de force de travail
 - ii. Autovalorisation du capital
 - c. Le cycle du capital productif (ch. 2)
 - i. Reproduction simple
 - ii. Reproduction élargie
 - d. Le cycle du capital-marchandise (ch. 3)
 - i. Historicité du capital-marchandise
 - ii. Division sociale du travail entre producteurs capitalistes
 - iii. Echange avec les modes de production non capitalistes (ch. 4)
 - e. Simultanéité des cycles, blocages et crises (ch. 4)
 - i. Continuité de la production et interruptions de la continuité
 - ii. Solutions aux interruptions du cycle
 1. Simultanéité des différentes formes de capital
 2. Fonds d'accumulation
3. Diagrammes et formules

INTRODUCTION

Dans sa très belle présentation de la dernière fois, Alexandre Feron nous avait présenté la logique d'ensemble du livre II. Aujourd'hui on va commencer à entrer dans le dur du livre II par l'analyse de ses premiers chapitres, qui n'ont certes pas suscité l'engouement des commentateurs comme la troisième section ou plus récemment la deuxième, mais qui sont néanmoins très importants puisqu'ils posent les bases conceptuelles à partir desquelles on comprend mieux le reste de ce qui est traité par Marx dans le livre II. Ces quatre premiers chapitres forment de fait un développement unique dans lesquels Marx expose un schéma général de la circulation ou de la reproduction du capital industriel du point de vue du capital individuel qui sert de bonne introduction au reste du contenu du livre II.

Ce début du livre II rappelle le début du livre I à plusieurs niveaux : d'une part, ces chapitres renvoient très directement à des problématiques qui étaient abordées au tout début du livre I, mais que Marx avait laissé de côté pour s'intéresser plus particulièrement au processus de production ; de l'autre parce que, comme les tout premiers chapitres du livre I, ils sont rédigés dans un langage philosophique relativement abstrait et aux allures assez hégéliennes, voire entièrement hégéliennes si l'on croit certains interprètes.

Ce qui n'aide pas beaucoup à cet égard c'est que dans sa composition du texte Engels a eu plutôt tendance à laisser pour la fin des chapitres les manuscrits plus anciens où Marx étalait ses réflexions de manière plus libre et plus développée, et à commencer par les manuscrits plus récents qui sont plus fragmentaires et plus techniques. Cela fait que l'on comprend beaucoup mieux le contenu et le sens de ce que Marx essaie de développer si on commence par exemple par la fin plutôt que si l'on suit l'ordre tel qu'il est. Je sais que le début de toute science est censé être difficile (pour reprendre les mots de Marx), mais il ne faut peut-être pas abuser non plus.

Un deuxième aspect problématique de ces chapitres c'est qu'ils sont assez répétitifs et désordonnés : Marx revient en fait sans cesse sur les mêmes arguments d'une manière qu'il aurait sans doute évitée s'il avait eu le temps de rédiger ces pages pour la publication. Si l'on élimine toutes ces répétitions, ce qui reste c'est un schéma de base assez simple qui pourrait être entièrement expliqué en quelques minutes (ce que d'ailleurs Feron a largement fait la dernière fois). Pour vous donner un ordre d'idées, Michael Heinrich dans son *Introduction aux trois livres du Capital* règle tout ça en 6 pages !

Pour toutes ces raisons, j'ai choisi dans ma lecture de me concentrer sur la logique d'ensemble de l'argument développé par Marx dans ces chapitres en ignorant beaucoup d'éléments qui seront abordés de manière plus détaillée dans d'autres parties du livre II. Ma lecture de ces chapitres ne sera donc pas strictement linéaire, même si elle va suivre globalement l'ordre dans lequel les arguments sont introduits dans le texte.

En plus de cela, puisque Feron la dernière fois a beaucoup parlé de la centralité de la modélisation dans le livre II, j'ai pensé aussi à vous faire une petite introduction qui porte sur le modèle spécifique employé par Marx pour penser la circulation du capital. J'espère pouvoir vous convaincre par cette introduction que le livre II ne mérite pas vraiment sa réputation de texte aride et technique, et qu'il est au contraire un texte très stimulant si l'on se donne les moyens d'entrevoir la logique globale développée par Marx. Après cette introduction que

j'espère relativement courte, on passera à l'analyse véritable du contenu des chapitres et à l'explication de tous les mystérieux hiéroglyphes au tableau (*cf. p. 19*).

La connexion entre le livre II et les livres I et III

Je vais donc commencer mon exposé par un petit résumé de l'épisode précédent, à savoir la section II du livre I du *Capital* à laquelle le début du livre II renvoie directement.

Dans le chapitre IV du livre I, Marx avait analysé la transformation de l'argent en capital par le passage de la forme M-A-M, qui est la forme de l'échange simple de marchandises, à la forme A-M-A', qui est la forme propre du capital capable de s'auto-valoriser ou d'accroître sa propre valeur. Dans ce chapitre, Marx avait remarqué l'impossibilité d'expliquer la production de la valeur additionnelle entre A et A', autrement dit de la survaleur, si l'on demeure dans la seule sphère de la circulation, dans la mesure où l'élément nécessaire pour la production de la survaleur, à savoir la force de travail, n'est consommé que dans la sphère de la production.

La consommation de la force de travail comme la consommation de toute autre marchandise, s'accomplit en dehors du marché ou de la sphère de la circulation. C'est pourquoi nous quitterons cette sphère bruyante, ce séjour en surface accessible à tous les regards, pour suivre le possesseur d'argent et le possesseur de la force de travail dans l'autre secret de la production, au seuil duquel on peut lire : *No admittance except on business*.¹

Dans le livre II du *Capital* Marx emprunte plutôt le chemin inverse : au lieu d'aller vers le lieu de production de la survaleur qui est l'atelier du capitaliste, il s'intéresse plutôt à cette « sphère bruyante du marché » dans laquelle le capitaliste trouve à la fois les facteurs de production nécessaires pour démarrer le processus de production de marchandises et les acheteurs de ses marchandises. La connexion entre les deux livres du *Capital* est rendue plus claire par de très beaux passages qui étaient censés être au début du livre mais qui n'ont malheureusement pas été retenues par Engels, et que l'on ne retrouve aujourd'hui que dans l'édition de Maximilien Rubel pour le volume de La Pléiade.

[Le capitaliste] mène une vie double : l'une dans le secret de son atelier, où il est seigneur et maître, l'autre, ouvertement, sur le marché, où il est acheteur et vendeur et où il se collecte avec ses pareils (l'une dans la sphère de la production, l'autre dans la sphère de la circulation ; l'une à l'intérieur, l'autre à l'extérieur ; l'une comme un être organique, l'autre comme un être animal – au sens où Bichat fait la distinction entre la vie organique et la vie animale). Cette double vie fait naître dans le cerveau du capitaliste une double série de phénomènes nerveux, donc une conscience double.²

Marx poursuit par un rappel des efforts nécessaires de la part du capitaliste pour réaliser la survaleur créée dans le processus de production par la vente :

Nous avons vu que la transsubstantiation de la marchandise en argent, autrement dit sa vente, reste toujours pour le vendeur individuel un processus scabreux, qui réclame toute son énergie. Pour le capitaliste qui produit en masse et qui doit, par conséquent, vendre en masse, le risque de l'opération augmente avec l'ampleur qu'elle revêt.³

¹ Karl Marx, *Le Capital, livre I*, Paris, PUF, 1993, ch. IV, p. 197.

² Karl Marx, *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, 1968, p. 512.

³ *Ibid.*, p. 512-513.

Ce passage montre que Marx n'était pas aveugle au fait que les marchandises ne trouvent pas automatiquement de vendeur sur le marché (ce qui est après tout la base de la production privée de marchandises qui caractérise le capitalisme), même si en réalité il ne parlera que relativement peu de ce problème dans le livre II. En effet, le reste du passage montre que la question de la réalisation l'aurait obligé à devoir parler de la divergence entre la valeur individuelle des marchandises et leur prix de vente, ce qui introduit la question très complexe de la répartition de la survaleur entre les différents capitalistes qu'il abordera dans le détail dans le livre III du *Capital*. Marx choisit donc de laisser de côté cette question pour l'instant, et après avoir brièvement mentionné comment sur le marché le capitaliste peut vendre une marchandise au-dessus ou au-dessous de sa valeur, il termine en disant :

Ainsi, à travers les aventures secrètes du marché, qui modifient en fait la répartition des valeurs existantes, la source de la survaleur s'obscurcit à un point tel que le capitaliste finit par ne plus savoir *which is which* [quoi est quoi]. Cependant, pour l'analyse du processus de circulation, nous devons supposer que les phénomènes se déroulent normalement, c'est-à-dire que les marchandises se vendent à leur valeur.⁴

Ces pages rendent donc plus claire la perspective qui sera adoptée par Marx tout au long du livre II : il ne s'agit en effet pas encore ici de décrire l'expérience empirique et apparente des capitalistes réels sur le marché, mais bien de modéliser la circulation dans sa logique interne, en décrivant les étapes nécessaires que le capital doit traverser pour se reproduire en tant que capital. Plus précisément, ce qui intéresse Marx dans le livre II c'est la reproduction du *capital productif* ou du « capital industriel » au sens large et non d'autres formes de capital comme le capital marchand et le capital financier ou porteur d'intérêts, qui seront abordés de manière plus détaillées dans le livre III du *Capital*.

Reproduction et circulation : le modèle de la circulation du sang

Puisque j'ai déjà employé le terme de « reproduction » à quelques reprises, il est peut-être important de faire un point terminologique là-dessus. Le fait que le livre II du *Capital* porte pour sous-titre « La circulation du capital » peut amener de fait à croire que Marx entend s'intéresser à la seule sphère de la circulation, autrement dit à l'échange marchand, en faisant entièrement abstraction de la production immédiate qui faisait l'objet du livre I. Or en réalité le sujet ici et dans le reste du livre II est moins l'étude de la sphère de la circulation en soi que le mouvement de circulation du capital à travers les différentes sphères (donc aussi à travers la sphère de la production) jusqu'à son retour au point de départ qui permet de recommencer le cycle de nouveau. En d'autres termes, ce qui intéresse Marx c'est la reproduction du capital en tant que capital. C'est pourquoi Marx emploie les termes de « circulation » et de « reproduction » de manière interchangeable à plusieurs endroits⁵.

Pour comprendre pourquoi Marx emploie ce terme de « circulation » pour parler de la reproduction du capital, il est utile de se rapporter au modèle dont s'inspire Marx pour l'élaboration des différents schémas du livre II, à savoir le *Tableau économique* publié en 1758 par le physiocrate François Quesnay et dans lequel l'économiste essayait de se représenter la

⁴ *Ibid.*, p. 512-514.

⁵ Par exemple : Karl Marx, *Théories sur la plus-value*, Paris, Les Editions sociales, 2024, t. II, p. 196 et *Le Capital, livre III*, Paris, Editions sociales, 1976, ch. I, p. 45.

transition du capital productif d'une classe sociale à l'autre. Marx s'exprimait déjà en termes très élogieux à l'égard du *Tableau* de Quesnay dans les *Théories sur la plus-value* :

Cette tentative de représenter tout le procès de production du capital en tant que *procès de reproduction*, de représenter la circulation simplement comme la forme de ce procès de reproduction [...] fut une idée extrêmement géniale, sans conteste la plus géniale que l'on doive, jusqu'à aujourd'hui, à l'économie politique.⁶

La « circulation » dont Marx parle ici comme forme générale du procès de reproduction du capital correspond plus spécifiquement le modèle de la circulation du sang élaboré au 17^e siècle par le médecin anglais William Harvey et qu'on utilise encore aujourd'hui pour expliquer le système cardiovasculaire, un modèle que François Quesnay, lui-même médecin, a appliqué pour penser la production économique et la circulation du capital entre les différentes classes sociales. En d'autres termes, Marx essaie de penser, comme Quesnay avant lui, le capital comme l'élément d'un organisme vivant ayant ses propres besoins et ses propres conditions de reproduction.

On appréciera peut-être davantage l'innovation conceptuelle que représente ce modèle de la circulation si on l'oppose au modèle de Galien qui avait dominé la médecine pendant treize siècles avant Harvey. Dans le modèle galénique dont je vous ai reproduit un schéma ici et dans le document de support, le sang est en effet lui-même un produit du foie, qui le fabrique à partir des aliments ingérés et le propulse ensuite vers le ventricule droit du cœur. Le sang est ici pour une moitié redistribué vers les poumons qui le consomment et pour l'autre moitié il passe à travers des pores dans le ventricule gauche. Ici dans le ventricule gauche, le sang chargé de nutriments venant du foie et le sang chargé de souffle vital (ou pneuma) qui revient des poumons se mélangent grâce à un processus de coction à l'aide du feu vital situé au niveau du cœur, et le produit de ce mélange se trouve ensuite redistribué vers la périphérie du corps qui se borne à le consommer passivement. Ceux qui connaissent un peu l'histoire devraient voir assez aisément ici la proximité de ce modèle circulatoire avec la structure économique typique des Etats archaïques dans laquelle la richesse est appropriée par des organes administratifs qui la redistribuent ensuite d'une part vers les organes supérieurs, de l'autre vers le reste de la population. Selon David Harvey d'ailleurs (à ne pas confondre avec William), ce modèle reste en réalité sous-jacent à plusieurs idées de la pensée économique orthodoxe d'aujourd'hui, par exemple dans l'idée de « politiques de l'offre » ou dans la théorie du ruissellement⁷.

A l'opposé de cette conception fondée sur une production *ex nihilo* et d'une consommation sans retour, l'application du modèle cardiovasculaire de William Harvey à la production économique par Quesnay et Marx permet de voir l'économie comme l'aller-retour d'une même matière qui se transforme en traversant les différentes étapes du cycle avant de revenir à son point de départ (Marx pousse au demeurant la métaphore plus loin encore que Quesnay parfois, puisque dans les *Grundrisse* il distingue par exemple entre la petite circulation et la grande circulation). L'objectif de Marx en faisant cela est en fait de représenter le capital non pas comme un simple rapport statique, mais bien comme un *mouvement*. Comme il le dit plus loin au ch. 4 :

⁶ Karl Marx, *Théories sur la plus-value*, t. I, p. 399.

⁷ David Harvey, « On Chapter 19 of Volume II : Former Presentations of the Subject », in *A Companion to Marx's Capital*, vol. 2, Londres, Verso, 2013, ch. 10.

Le capital, en tant que valeur se valorisant, n'englobe pas seulement des rapports de classe, un caractère social déterminé qui repose sur l'existence du travail en tant que travail salarié. C'est un mouvement, un processus cyclique passant par différents stade, qui comprend à son tour trois formes différentes de processus cyclique. Par conséquent, il ne peut être compris qu'en tant que mouvement, et non en tant que chose au repos. Ceux qui considèrent l'autonomisation de la valeur comme une simple abstraction oublient que le mouvement du capital industriel est cette abstraction *in actu* [en acte]. (p. 232⁸)

Un dernier aspect essentiel que j'aimerais mentionner de ce modèle circulatoire est que chez William Harvey la circulation du sang était pensée spécifiquement sur le modèle d'un automate, en l'occurrence sur le modèle d'une pompe. Or dans la pensée moderne, comme par exemple chez Descartes, l'automate a avant tout le sens de quelque chose qui se meut et qui agit indépendamment de la volonté de l'individu ; en d'autres termes, si Marx se sert de ce modèle c'est aussi pour pouvoir penser la circulation comme un mécanisme ayant sa nécessité interne indépendante du vouloir des individus qui participent à son mouvement, y compris les capitalistes eux-mêmes.

Rappels terminologiques

On va donc bientôt passer à l'explication du schéma, mais avant cela je voulais juste faire un dernier petit point de clarification terminologique sur deux concepts employés par Marx dans cette section et qu'il est utile de bien comprendre pour suivre le reste.

MOYENS DE PRODUCTION

Le premier porte sur le concept de « moyen de production ». Ce concept ne se limite pas ici pour Marx aux seuls moyens de travail au sens courant, à savoir les outils et les machines, mais il inclut en même temps les matières à travailler, ou matières premières, et ce que les économistes de l'époque appelaient les matières « instrumentales » ou « auxiliaires », à savoir les sources d'énergie nécessaires pour alimenter les machines ; en d'autres termes, les moyens de production incluent tout ce qui chez Marx fait partie du capital constant par opposition au capital variable. La distinction entre moyens de travail et moyen de production va jouer un rôle très important notamment dans les chapitres portant sur le capital fixe et de capital circulant dans la section II du livre, où l'on verra aussi que cela implique une polémique contre Ricardo, mais il est important pour l'instant de garder à l'esprit qu'en parlant de moyens de production on parle de tous les éléments concrets de production autres que la force de travail.

FONCTION

Le deuxième concept dont il faut parler est celui de « fonction » ou de « forme fonctionnelle ». Marx emploie ces termes de manière répétée pour faire une distinction entre les propriétés intrinsèques des choses et la fonction ou le rôle qu'elles jouent au sein d'un processus spécifique, en l'occurrence le processus de circulation du capital. Ce que Marx essaie de

⁸ Toutes les citations du livre II dans le texte se réfèrent à la nouvelle édition parue aux Editions sociales en 2024.

souligner par là c'est que les différents éléments du cycle du capital industriel, à savoir l'argent, la marchandise, la force de travail et les moyens de production, ne possèdent pas en eux-mêmes la propriété d'être du capital, mais acquièrent la fonction de capital à partir du moment où elles participent au mouvement global de ce dernier.

Il est erroné de vouloir faire dériver les propriétés et les fonctions spécifiques caractérisant l'argent en tant qu'argent et la marchandise en tant que marchandise de leur caractère de capital, et il est tout aussi erroné, à l'inverse, de déduire les propriétés du capital productif de son mode d'existence dans les moyens de production. (p. 201)

Un important corollaire de cette distinction entre la chose et sa fonction est que la simple existence des éléments nécessaires au processus du capital, à savoir l'argent, la production et la marchandise, n'implique pas automatiquement que ces éléments sont inscrits dans la production capitaliste et sa reproduction. Après tout on sait de fait que la monnaie, l'industrie et l'échange ont existé pendant des millénaires au sein de logiques et de formes sociales très différentes sans que cela produise un mode de production capitaliste.

LES TROIS CYCLES DU CAPITAL INDUSTRIEL

Comme Alexandre Feron l'avait dit lors de la séance d'introduction, la représentation linéaire des cycles qui se trouve dans les premiers chapitres ne permet pas de visualiser facilement leur nature cyclique de retour incessant au point de départ. Dans le but d'expliquer plus clairement le contenu de ces chapitres, je vous ai proposé donc un diagramme circulaire qui devrait permettre de voir un peu mieux le processus que Marx essayait de se représenter.

Explication du schéma

- Le cycle est constitué de trois actes ou trois processus séparés, à savoir la vente, l'achat et la consommation productive ; le capital est toujours obligé de les traverser l'un après l'autre afin de revenir à son point de départ et recommencer ainsi à nouveau le cycle. Le même cycle est aussi globalement constitué d'un passage entre deux sphères séparées, la sphère de la production et la sphère de la circulation, avec une interruption entre les deux (cf. les trois points.)
- L'**achat** consiste dans le fait de se procurer ce qu'en économie on appelle les « facteurs de production », à savoir la force de travail et les moyens de production, dans des proportions évidemment différentes selon l'entreprise ou la branche.
- La **consommation productive** est le fait de se servir des facteurs de production pour engendrer une marchandise à vendre. Dans les *Théories sur la plus-value* Marx appelait cela aussi « consommation industrielle » en guise de polémique contre Smith et Ricardo (polémique sur laquelle on reviendra sans doute à plusieurs reprises au cours du cycle de lecture), mais il a finalement gardé pour le livre II le terme qui était déjà courant en économie politique.
- La **vente** correspond à la réalisation de la valeur contenue dans la marchandise produite, à savoir sa transformation en argent qui permet de recommencer le cycle à nouveau.
- Les trois cycles dont on va parler vont tous suivre le même parcours de ce cycle global mais à partir de trois points de départs différents : le capital-argent (A), le capital productif (P) et le capital-marchandise (M'). Il n'y a en revanche pas de cycle qui part de M (les facteurs de production) ; il paraît que Marx avait envisagé au départ d'ajouter un quatrième cycle à partir d'eux, mais qu'il a fini par abandonner cette idée. Je renvoie ceux qui sont curieux à l'article de Christopher Arthur où l'on s'intéresse aussi au sort de ce 4^{ème} cycle chez Marx⁹.

Maintenant qu'on a expliqué le cycle dans son ensemble, essayons de voir les spécificités de chacun des trois cycles, en partant du cycle du capital-argent.

⁹ Christopher J. Arthur, « The Fluidity of Capital in the Logic of Concept – Appendix A : A Fourth Circuit ? », in Christopher J. Arthur et Geert Reuten, *The Circulation of Capital : Essays on Volume Two of Marx's Capital*, New York, St. Martin's Press, 1998, p. 119-124.

Le cycle du capital-argent (ch. 1)

Le cycle du capital-argent reprend essentiellement la forme A-M-A' qui est celle de la circulation du capital déjà analysée dans le livre I, mais en ajoutant le moment de la production (P) à son intérieur. Du point de vue du capital-argent, la production est vue ici comme une interruption gênante mais malheureusement nécessaire de sa circulation, car sans elle la survaleur ne peut pas être produite et la valeur ne peut pas se valoriser.

Ce cycle reste le plus important pour l'objectif de Marx qui est de définir la reproduction capitaliste, car il est le seul parmi les trois qui définit l'ensemble du cycle par le but de la valorisation du capital, autrement dit d'avoir plus d'argent à la fin que celui qu'on a avancé au départ.

Le cycle du capital-argent est [...] la plus unilatérale, et de ce fait la plus frappante et la plus caractéristiques des formes d'apparition du cycle du capital industriel, dont le but et la motivation motrice – valoriser la valeur, faire de l'argent et accumuler – sautent aux yeux par la façon dont ils sont présentés (acheter pour vendre plus cher). (p. 173)

Dans son explication du cycle du capital-argent Marx s'attarde sur deux moments principaux : premièrement, l'achat de la force de travail ; deuxièmement, la réalisation de la valeur et donc l'autovalorisation apparente du capital.

I. ACHAT DE LA FORCE DE TRAVAIL

Le premier moment du cycle du capital-argent est l'achat des facteurs de production, à savoir des moyens de production et de la force de travail. Au début du chapitre Marx ignore très largement la question des moyens de production et choisit de se concentrer presque exclusivement sur la question de l'achat de la force de travail.

Si Marx fait cela, c'est parce que selon lui c'est bien l'achat et la vente de la force de travail, ou autrement dit le rapport salarial, qui caractérise de manière spécifique le mode de production capitaliste par opposition aux autres modes de production, car c'est seulement par le biais du rapport salarial que la survaleur, qui est la forme spécifique du surtravail sous le capitalisme, peut être produite et appropriée.

A-Ft est le moment caractéristique de la transformation du capital-argent en capital productif, car il est la condition essentielle pour que la valeur avancée sous forme-argent se transforme effectivement en capital, en valeur produisant de la survaleur. [...] De façon générale, on voit A-Ft comme ce qui caractérise le mode de production capitaliste. (p. 138-139)

Pour Marx la reproduction du capital et la généralisation de la production marchande opérée par le capitalisme présupposent nécessairement donc que la force de travail existe sous la forme d'une marchandise qui est régulièrement disponible sur le marché. Mais pour que cela soit le cas, il faut aussi au préalable que les travailleurs aient été massivement séparés des moyens de production et de reproduction de leur vie, sans quoi ils n'auraient pas besoin de vendre leur force de travail pour survivre, et que les moyens de production eux-mêmes se présentent donc « face au possesseur de force de travail en tant que propriété étrangère » (p. 141), autrement dit comme propriété du capital.

Il faut donc que les moyens de production, la partie objective du capital productif, se dressent déjà en tant que tels, en tant que capital, face au travailleur, avant que l'acte A-Ft puisse devenir un acte social universel. (p. 143)

En d'autres termes, cela présuppose que le processus de séparation entre travailleurs et moyens de production que Marx appelle ailleurs « accumulation primitive » ait déjà eu lieu avant que le cycle du capital industriel puisse démarrer et continuer sur ses propres bases.

Pour illustrer son propos de la nécessité d'une disponibilité de « travailleurs libres » (de leurs moyens de production) pour que le cycle du capital puisse être en marche, Marx évoque le contre-exemple de l'agriculture russe de son époque qui avait encore du mal à fonctionner sur des bases capitalistes.

Les propriétaires fonciers russes qui, à la suite de la prétendue émancipation des paysans, font maintenant marcher leur agriculture avec des travailleurs salariés au lieu de serfs contraints au travail, se plaignent de deux choses. Premièrement, d'un manque de capital-argent. [...] Pour faire marcher la production de façon capitaliste, il faut que du capital soit constamment présent sous la forme d'argent, précisément pour le paiement du salaire. [...] Mais la deuxième plainte est la plus caractéristique : même si l'on a de l'argent, on ne trouve pas de force de travail à acheter qui soit disponible en un volume suffisant et au moment souhaité, puisque la communauté villageoise étant collectivement propriétaire de la terre, le travailleur agricole russe n'est pas encore complètement séparé de ses moyens de production, et par conséquent n'est pas encore un « libre travailleur salarié » au plein sens du terme. (p. 144-145)

Enfin, Marx souligne aussi que le rapport salarial dans la production comme base permanente de la production capitaliste présuppose déjà le rapport de classe entre le capitaliste et travailleur dans la sphère de la circulation :

Le rapport capitaliste n'émerge pendant le processus de production que parce qu'il existe déjà en soi dans l'acte de circulation, dans la différence entre les conditions économiques fondamentales dans lesquelles l'acheteur et le vendeur se dressent l'un face à l'autre, dans leur rapport de classe. Ce rapport n'est pas donné par la nature de l'argent ; c'est bien plutôt l'existence de ce rapport qui peut transformer une simple fonction d'argent en une fonction de capital. (p. 142)

Cette remarque permet en quelque sorte de relier les livres I et II du Capital, en soulignant qu'il serait erroné de situer le rapport salarial exclusivement dans la sphère de la production.

II. AUTOVALORISATION DU CAPITAL

Je passe ici sur le passage à travers le capital productif, parce que du point de vue du capital-argent il s'agit au mieux d'une interruption désagréable mais nécessaire à travers laquelle il faut passer pour la valorisation du capital. Je vais plutôt me concentrer sur le dernier moment, à savoir la vente des marchandises qui les reconvertit en capital-argent, car ce n'est qu'ici que la valeur et la survalueur des marchandises se trouve réalisée et qu'on revient au point de départ du cycle.

Ce qui, pour la survalueur, est une première transformation de la forme-marchandise en forme-argent, est pour la valeur-capital retour ou retransformation en sa forme-argent originelle. (p. 155)

Du point de vue du capital-argent, la réalisation de A en A' à la fin du cycle est la confirmation du fait que le capital-argent possède, dans les mots de Marx, « la propriété de se valoriser, de générer plus de valeur qu'elle n'en a en elle-même » (p. 158). Pour Marx cette illusion selon laquelle l'argent serait capable d'engendrer tout seul davantage d'argent est due à la forme même du cycle :

Le cycle du capital-argent ne peut jamais commencer par A' [...], mais seulement par A ; c'est-à-dire qu'il ne peut jamais fonctionner en tant qu'expression du rapport capitaliste, mais seulement en tant que forme sous laquelle la valeur-capital est avancée. (p. 160)

La conséquence d'une telle forme qui part toujours d'une somme d'argent donnée c'est que le processus par lequel la survaleur a été engendrée se trouve effacé : comme le dit Marx, « la médiation qui est à l'origine s'est effacée, et que toute trace de la différence spécifique que les diverses composantes du capital possèdent dans le processus de production a disparu » (p. 159). C'est pourquoi, dit toujours Marx,

La formule $A-M...P...M'-A'$, qui a pour résultat $A' = A + a$, inclut dans sa forme un élément trompeur, elle comporte un caractère illusoire qui trouve sa source dans le fait que la valeur avancée et valorisée existe sous sa forme-équivalent, l'argent. [...] Le caractère illusoire [de la formule] et l'interprétation illusoire qui lui correspond sont présents dès lors que cette forme est fixée comme n'ayant lieu qu'une seule fois, plutôt que comme une forme fluide, se renouvelant constamment – dès lors, par conséquent, qu'elle vaut non pas comme l'une des formes du cycle mais comme sa forme exclusive. Pourtant, d'elle-même elle pointe vers d'autres formes. (p. 174-175)

Le cycle du capital productif (ch. 2)

Le deuxième cycle est celui qui part de P, à savoir de l'unité de production, et qui revient à elle après que son produit a été d'abord vendu et transformé en argent, puis à nouveau en facteurs de production. Selon Marx, la métamorphose qui a lieu en P est la seule « métamorphose réelle », parce qu'elle est la seule où un changement ou une création de valeur a eu lieu, tandis que les métamorphoses de la circulation ne sont que des « métamorphoses simplement formelles » (p. 163).

Tout comme l'argent ne prend la fonction du capital que dans le cadre du mouvement de la production capitaliste, les travailleurs et les moyens de production ne sont pas en eux-mêmes du capital, mais assument la fonction du capital seulement lorsqu'ils sont incorporés au cycle de la production capitaliste.

Les moyens de production ne sont donc pas plus, par nature, du capital, que ne l'est la force de travail humaine. Ils ne reçoivent ce caractère social spécifique que dans des conditions déterminées résultant d'un développement historique, de même que c'est seulement dans des conditions historiques déterminées que les métaux précieux sont frappés du caractère d'argent, ou encore l'argent, du caractère de capital-argent. (p. 149)

Comme dans le livre I du Capital, Marx distingue entre deux formes de la reproduction du capital productif, à savoir la reproduction simple et la reproduction élargie.

I. REPRODUCTION SIMPLE

La reproduction simple est la reproduction dans laquelle il n'y a pas de réinvestissement de l'argent accumulé dans la production ; dans ce cadre, la survaleur qui émerge de la production et qui fait passer de A à A' ne sert donc pas à acheter des marchandises pour la consommation productive, mais pour la consommation individuelle du capitaliste. Le capitaliste est ici, si vous voulez, à l'image d'un petit patron de PME qui claque tout l'argent qu'il a gagné pour s'acheter des grosses bagnoles ou des résidences secondaires à la mer.

D'après Marx, la reproduction simple ne peut pas être la norme de la production capitaliste, qui se caractérise précisément par le fait que l'échelle de la production croît sans cesse ; cependant, la possibilité d'une consommation individuelle de la survaleur de ce type reste inscrite dans la forme même du processus :

M' fait d'emblée son entrée en tant que capital-marchandise, et le but du processus tout entier, à savoir l'enrichissement (valorisation), n'exclut en aucune façon mais inclut à plus forte raison que la consommation du capitaliste croisse avec la grandeur de la survaleur (donc aussi du capital). (p. 185)

La représentation de la reproduction simple fait donc apparaître à côté de la circulation générale des marchandises la « circulation de la survaleur » ou « circulation du revenu du capitaliste », représentée ici par $m-a-m$.

Puisque les deux circulations, $m-a-m$ aussi bien que $M-A-M$, appartiennent, d'après leur forme générale, à la circulation de marchandises (et ne montrent de ce fait aucune différence de valeur entre les termes de départ et d'arrivée), il est alors facile, comme le fait l'économie vulgaire, de concevoir le processus de production capitaliste comme une simple production de marchandises, de valeurs d'usage destinées à une consommation (p. 185)

Il est caractéristique du crétinisme de l'économie vulgaire qu'elle fasse passer cette circulation, qui n'entre pas dans le cycle du capital – la circulation de la partie du produit-valeur qui est dévorée en tant que revenu –, pour le cycle le plus caractéristique du capital. (p. 187)

C'est pour cette raison que des économistes comme Senior ont pu parler par exemple de l'« abstinence » du capitaliste productif, qui éviterait grâce à sa vertu morale de s'adonner à la consommation effrénée pour investir sagement dans la production et faire ainsi du bien à la communauté, comme si en quelque sorte le fait pour Bernard Arnault de ne pas utiliser son jet privé pour prendre son petit-déjeuner c'était une forme de philanthropie.

II. REPRODUCTION ELARGIE

Maintenant, comme on l'a déjà dit, ce qui caractérise la production capitaliste est sa tendance à élargir sans cesse son échelle, autrement dit à accumuler. Cette accumulation est ce qui correspond à la reproduction élargie, qui est représentée par la formule $P...M'-A'-M'<^{\frac{Ft}{Mp}}...P'$, dans laquelle P' indique que le capital productif s'est élargi par le réinvestissement de la survaleur dans la production, autrement dit dans l'achat de moyens de production et/ou de force de travail supplémentaire.

Cependant, le cycle de la reproduction élargie du capital productif présente en réalité les mêmes problèmes que le cycle du capital-argent, à savoir qu'il a tendance à effacer sa propre genèse historique.

La formule $P...M'-A'-M' < \frac{Ft}{Mp}...P'$ exprime ceci : du capital productif reproduit à une plus grande échelle et avec une plus grande valeur, et qui commence son deuxième cycle en tant que capital productif accru, ou ce qui revient au même, qui recommence son premier cycle. [...] Cette origine [de A'] est effacée sous la forme qu'il a en tant que capital-argent commençant son cycle. Il en va de même avec P', dès qu'il fonctionne en tant que point de départ d'un nouveau cycle. (p. 199)

La raison d'un tel effacement est selon Marx que, si l'on considère la sphère de la production de manière isolée de la sphère de la circulation il est tout à fait impossible de distinguer la production capitaliste de n'importe quelle production non-capitaliste, marchande ou non :

Le capital industriel, sous sa forme de capital productif, est composé exactement des mêmes éléments que tout autre processus de travail constituant un produit : d'un côté les conditions de travail objectives (moyens de production) de l'autre la force de travail se mettant en activité de manière productive (de manière appropriée). [...] Au sein de la sphère de la production le capital industriel ne peut avoir d'existence que dans la composition qui correspond au processus de production en général, donc aussi au processus de production non-capitaliste. (p. 201)

On aura sans doute moyen d'approfondir la reproduction élargie à la fin du cycle de lecture quand on étudiera la section III du livre II, donc je ne m'attarderai pas davantage là-dessus. Et je vais passer plutôt à la troisième et dernière forme du cycle, à savoir le cycle du capital-marchandise.

Le cycle du capital-marchandise (ch. 3)

Pour Marx c'est ce cycle qui est le plus intéressant et le plus fondamental des trois, et c'est celui qui est aussi « à la base du *Tableau économique* de Quesnay » (p. 224).

I. HISTORICITE DU CAPITAL-MARCHANDISE

Le point de départ de ce cycle, le capital-marchandise, est en effet le seul d'après Marx qui n'efface pas son origine historique, et ce pour deux raisons. Premièrement, parce qu'en tant que produit ou valeur d'usage, la marchandise renvoie toujours nécessairement à un processus de production (P) dont elle est issue :

M' [...] indique son origine P, dont il est un produit immédiat, alors que dans A', une forme qui provient immédiatement de la circulation, toute relation directe à P a disparu. (p. 159)

C'est seulement en tant que résultat de [P], et donc non pas en tant que résultat du processus de circulation, que M' apparaît en tant que conclusion du cycle et sous la même forme que le terme de départ M'. (p. 220)

La deuxième raison est que du fait que la marchandise est un produit du travail, qui pour Marx comme pour Smith et Ricardo est la source de la valeur, la marchandise contient aussi toujours également le processus de valorisation qui l'a faite naître :

Le cycle du capital-marchandise ne s'ouvre pas avec la valeur-capital, mais avec de la valeur-capital augmentée sous forme-marchandise ; il inclut donc d'emblée non seulement le cycle de la valeur-capital présente sous forme-marchandise, mais aussi le cycle de la survaleur. (p. 210)

C'est pourquoi, comme le dit toujours Marx,

Le capital-marchandise, en tant que produit direct du processus de production capitaliste, rappelle à ce processus son origine, et c'est pourquoi il est une forme plus rationnelle, moins non-conceptuelle que le capital-argent, dans lequel toute trace de ce processus s'évanouit, de même qu'en général, dans l'argent, s'évanouit toute forme d'usage particulière de la marchandise. (p. 162)

C'est pour marquer cette historicité intrinsèque du capital-marchandise que Marx fait commencer la formule de ce troisième cycle toujours par M' et non par M.

II. DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL

Cependant, Marx remarque bien qu'il y a aussi une particularité de ce cycle dans le fait que la marchandise y apparaît deux fois, une fois comme produit final (M') et une fois comme facteurs de production ($M < \frac{F_t}{M_p}$). C'est là que nous touchons au deuxième aspect important de ce cycle, à savoir que ce cycle présuppose toujours l'existence d'autres producteurs marchands auprès desquels on peut se procurer les marchandises dont on a besoin pour redémarrer la production :

En tant que M, M' n'apparaît pas dans le cycle d'un capital industriel singulier en tant que forme de ce capital, mais en tant que forme d'un autre capital industriel, dans la mesure où les moyens de production sont le produit de celui-ci. (p. 211)

En d'autres termes, le cycle du capital-marchandise présuppose déjà une division sociale du travail entre les producteurs marchands qui fait que chaque producteur individuel est toujours obligés d'acheter des marchandises auprès d'autres producteurs afin de pouvoir redémarrer sa propre production.

Ce qui distingue donc essentiellement le cycle du capital-marchandise des deux cycles précédents, c'est le fait qu'il est le seul cycle dans lequel le capital individuel est toujours obligé de regarder vers l'extérieur du cycle (p. 219). C'est pourquoi aussi c'est le seul cycle qui montre l'interconnexion entre les capitaux individuels et le fait que le mouvement de chaque capital individuel n'est en réalité qu'une partie du mouvement « du capital global de la classe capitaliste », un mouvement, dit Marx, « dans lequel chaque capital industriel particulier n'apparaît qu'en tant que mouvement partiel qui s'entrelace avec les autres et est conditionné par eux » (p. 221).

III. ECHANGE AVEC LES MODES DE PRODUCTION NON-CAPITALISTES (CH. 4)

Mais le regard vers l'extérieur qui caractérise le cycle du capital-marchandise ne se limite pas en réalité aux seuls échanges entre producteurs déjà capitalistes. Plus loin, dans le chapitre 4, Marx souligne que la nécessité de se procurer des marchandises de l'extérieur est aussi ce qui permet de relier les producteurs capitalistes à l'ensemble des producteurs non capitalistes.

La possibilité même de cette intégration du marché non capitaliste se situe pour Marx en fait dans la sphère de la production : puisque du point de vue de l'unité de production ce qui compte dans les moyens de production c'est avant tout leur valeur d'usage, il lui est tout à fait indifférent que ces moyens proviennent d'unités de productions capitalistes ou non capitalistes :

Dans la séquence de circulation $A-M < \frac{Ft}{Mp}$, à l'époque du mode de production capitaliste déjà développé et donc dominant, une grande partie des marchandises dont se composent Mp , les moyens de production, est elle-même un capital-marchandise étranger en fonctionnement. [...] Mais cela ne vaut pas absolument. C'est l'inverse. Au sein de son processus de circulation, [...] le cycle du capital industriel [...] s'entrecroise avec la circulation marchande des modes de production sociaux les plus divers, pour autant que ces derniers sont en même temps production de marchandises. Que la marchandise soit le produit d'une production fondée sur l'esclavage, une production par les paysans (les Chinois, les Ryots indiens), ou la communauté (les Indes orientales hollandaises), ou la production étatique (telle qu'on la trouve, fondée sur le servage, dans les premières époques de l'histoire russe), ou bien encore les peuples de chasseurs semi-sauvages, etc. : c'est en tant que marchandise et argent qu'elles se dressent face à l'argent et aux marchandises dans lesquelles le capital industriel se présente [...]. Le caractère du processus de production dont elles proviennent est indifférent [...]. C'est donc le fait de tenir ses origines de toutes parts, l'existence du marché en tant que marché mondial, qui est le caractère distinctif du processus de circulation du capital industriel. (p. 238)

Marx identifie deux conséquences de cette situation : d'un côté, cela rend le mode de production capitaliste « conditionné par des modes de production situés en dehors du stade de développement où il se trouve » ; de l'autre, la reproduction capitaliste aura tendance à « transformer autant que possible toute production en production de marchandises » en l'intégrant dans son processus de circulation, ce qui exige du coup la « transformation de tous les producteurs immédiats en salariés » (p. 238).

Simultanéité des cycles, blocages et crises (ch. 4)

On passe donc ici plus proprement au sujet du chapitre 4 intitulé « Les trois figures du processus cyclique ». Contrairement à ce que suggère le titre, ce chapitre n'est pas un simple résumé des trois précédents, mais une analyse de la logique sous-jacente au cycle du capital industriel dans son ensemble. C'est dans ce chapitre qu'on va enfin comprendre véritablement les raisons pour lesquelles Marx a choisi de faire cet exposé apparemment rébarbatif et abstrait des trois cycles l'un après l'autre.

I. CONTINUITÉ DE LA PRODUCTION ET INTERRUPTIONS DE LA CONTINUITÉ

Jusqu'ici, les trois cycles ont été considérés séparément comme trois formes distinctes dans lesquelles le capital doit à chaque fois parcourir toutes ses métamorphoses dans la même séquence avant de revenir à son point de départ. Si dans la théorie cela est très facile à comprendre, dans la pratique cette séquentialité pose tout un ensemble de problèmes à la production capitaliste. La raison de cela est que la production capitaliste se caractérise par sa continuité, autrement dit par le fait que son processus doit se dérouler à tout moment.

Le processus cyclique du capital est constante interruption, sortie d'un stade, entrée dans le suivant ; rejet d'une forme, existence sous une autre forme ; non seulement chaque stade conditionne l'autre, mais il l'exclut en même temps.

La continuité est cependant le trait caractéristique de la production capitaliste et elle est conditionnée par sa base technique, bien qu'elle ne soit pas toujours inconditionnellement atteignable. (p. 228)

Or Marx identifie tout le long du texte plusieurs types d'entrave à la circulation continue du capital entre ses différentes formes.

La première forme est celle du simple *délai* ou retard dans la production qui s'ensuit nécessairement du simple fait que le capital doit parcourir ses métamorphoses dans une séquence toujours fixe. Si en effet le capital se bornait à parcourir ses étapes dans leur séquence temporelle d'un seul coup, le producteur capitaliste serait par exemple obligé d'attendre que toutes ses marchandises soient vendues et retransformées en facteurs de production avant de pouvoir produire un nouveau lot de biens. Cela le mettrait selon Marx dans la même situation de l'artisan chinois, qui « ne travaille que pour des clients privés et dont le processus de production cesse jusqu'au renouvellement de la commande » (p. 227).

La seconde forme d'entrave est celle du *blocage* pur et simple, à savoir l'impossibilité de progresser d'une étape à une autre. De tels blocages de la circulation font que le capital reste inutilisé et figé sous plusieurs formes particulières au lieu de poursuivre le cycle de sa propre valorisation.

Le cycle du capital ne se déroule normalement qu'aussi longtemps que ses différentes phases passent sans blocage l'une dans l'autre. Si le capital est bloqué dans la première phase A–M, alors le capital-argent se fige en trésor ; si c'est dans la phase de la production, alors d'un côté les moyens de production gisent sans fonction, tandis que de l'autre la force de travail reste inoccupée ; si c'est dans la dernière phase M'–A', alors des marchandises amassées et invendables obstruent le flux de la circulation. (p. 164)

Tout blocage de la succession désorganise la juxtaposition [des différents cycles], tout blocage dans un stade produit un blocage plus ou moins important dans le cycle global, non seulement pour la part de capital bloquée, mais également pour le capital individuel global. (p. 229)

Enfin, la troisième forme est celle de la *crise*, à savoir une perturbation générale et violente. Marx évoque plusieurs formes de cette crise, comme par exemple celle déclenchée par le défaut de paiement de l'un des capitalistes qui se répercute sur toute la chaîne des fournisseurs et qui aboutit à une crise du système du crédit. Dans un autre passage, Marx aborde aussi ce qu'il appelle « révolutions de valeur », à savoir les changements dans le rapport entre capital constant et capital variable et qui comme on sait jouent un rôle très important dans la théorie de Marx, notamment sous la forme de la croissance de la composition organique du capital (augmentation du capital constant par rapport au capital variable). D'après Marx, la particularité des

révolutions de valeur c'est qu'elles montrent l'autonomie du mouvement du capital vis-à-vis de la volonté des capitalistes individuels :

La production capitaliste n'existe et ne peut continuer à exister qu'aussi longtemps que la valeur-capital est valorisée, c'est-à-dire tant qu'elle décrit son processus cyclique en tant que valeur autonomisée, aussi longtemps donc que les révolutions de valeur, quelles qu'elles soient, sont maîtrisées et compensées. [...] Plus les révolutions de valeur deviennent aiguës et fréquentes, plus le mouvement automatique de la valeur autonomisée, agissant avec la violence d'un processus naturel élémentaire, s'impose face à la prévision et au calcul du capitaliste singulier, plus le cours de la production normale est soumis à la spéculation anormale, plus le danger est grand pour l'existence des capitaux singuliers. Ces révolutions de valeur périodiques confirment donc ce qu'elles devraient prétendument réfuter : l'autonomisation que connaît la valeur en tant que capital et qu'elle maintient et renforce par son mouvement. (p. 233)

On voit donc que la nécessité même de la continuité de la reproduction capitaliste aboutit non seulement à rendre problématiques plusieurs formes d'interruption de son cycle, mais qu'elle peut même mettre en danger les capitaux singuliers.

II. SOLUTIONS AUX INTERRUPTIONS DU CYCLE

La question qui émerge est donc finalement : comment le capital parvient-il malgré tout à éviter ces problèmes et à poursuivre sa propre reproduction de manière fluide et continue ? Ou pour reprendre la métaphore cardiovasculaire, quels sont les anticoagulants dont le capital a besoin pour que la circulation de son sang vital se poursuive tout le temps sans entraves ? Marx en mentionne ici essentiellement deux : la coexistence simultanée des différentes formes de capital et l'existence d'un fonds de réserve ou d'accumulation.

II.1. SIMULTANÉITÉ DES DIFFÉRENTES FORMES DE CAPITAL

On a déjà vu tout d'abord que si le capital était limité à suivre strictement sa propre séquence temporelle dans la circulation il serait obligé d'attendre que chaque étape soit accomplie pour passer à la suivante. Si on veut en revanche qu'une unité de production produise de manière continue, on a besoin que les éléments nécessaires pour le passage à l'étape suivante soient déjà disponibles dès que l'étape actuelle est achevée. En d'autres termes, si le capital industriel veut continuer à produire sans cesse, la seule solution est que le capital-argent, le capital productif et le capital-marchandise soient disponibles à tout moment. Cela veut dire pour Marx que les trois cycles du capital-argent, du capital productif et du capital-marchandise doivent parcourir de manière simultanée et autonome les uns à côté des autres, autrement dit qu'ils coexistent et qu'ils se juxtaposent : il faut que « chaque forme fonctionnelle [du capital], même si c'est toujours une autre partie du capital qui se présente en elle, parcoure ainsi son propre cycle de façon simultanée avec les autres » (p. 220).

La conséquence de cette nécessité est la production de ce que Marx appelle la « division du capital » (p. 229) en trois modes d'existence autonomes présent à tout moment : à côté du capital industriel correspondant à P, nous aurons le capital commercial qui correspond à M et le capital financier qui correspond à A. A chacune de ces trois formes autonomes du capital correspond également une classe de capitalistes à part qui se partagent le capital global : le

capitaliste productif, le capitaliste commercial et le capitaliste financier. L'analyse de ces trois formes d'existence distinctes du capital (plus la rente foncière) fera l'objet du livre III du *Capital*, donc il n'en sera pas question ici.

II.2. FONDS D'ACCUMULATION

Parmi ces différentes formes autonome du capital, celle qui compte le plus pour Marx est celle du capital-argent, puisque c'est dans cette forme que le capital est le plus à même à faire face à tous les problèmes de la circulation. D'après Marx, cette accumulation de capital-argent est même un produit naturel de la répétition des différents cycles :

[Par la répétition de différent cycles] La survaleur se fige donc en trésor, et sous cette forme constitue du capital-argent latent. Latent, car tant qu'il persiste sous forme-argent, il ne peut opérer en tant que capital. La thésaurisation apparaît donc ici en tant que moment compris dans le processus d'accumulation capitaliste, moment qui l'accompagne, mais qui est essentiellement distinct de lui. [...] Du capital-argent latent est constitué ici parce que le producteur capitaliste ne peut pas élargir immédiatement l'échelle de sa production. (p. 197)

La forme du trésor n'est que la forme de l'argent qui ne se trouve pas en circulation, de l'argent dont la circulation a été interrompue et qui est pour cela conservé sous sa forme-argent. Quant au processus de thésaurisation lui-même, il est commun à toute production de marchandises et ne joue un rôle en tant que fin en soi que dans les formes précapitalistes non-développées de la production de marchandises. Mais ici, le trésor apparaît en tant que forme du capital-argent et la thésaurisation, en tant que processus qui accompagne momentanément l'accumulation du capital, parce que et dans la mesure où l'argent figure ici en tant que *capital-argent latent* ; parce que la thésaurisation, l'état de trésor de la survaleur présente sous forme-argent est un stade préparatoire, fonctionnellement déterminé et se déroulant à l'extérieur du cycle du capital, en vue de la transformation de la survaleur en du capital fonctionnant effectivement. (p. 204)

Le capital-argent latent ou trésor constitue ainsi dans les mots de Marx un « fonds d'accumulation » ou « fonds de réserve » dont le but essentiel est de « compenser les perturbations du cycle¹⁰ » (p. 205). Cela est particulièrement important aux yeux de Marx pour ce qui concerne les révolutions de valeur dont on a déjà parlé :

Le processus ne se déroule tout à fait normalement que lorsque les rapports de valeur demeurent constants ; il se déroule de fait, aussi longtemps que les perturbations dans la répétition du cycle se compensent ; plus les perturbations sont importantes, plus le capitaliste industriel doit posséder de capital-argent afin de pouvoir attendre cette compensation ; et puisque, dans la poursuite de la production capitaliste, l'échelle de ce processus de production individuel s'élargit et que s'élargit avec lui la grandeur minimale du capital à avancer, alors cette circonstance s'ajoute aux autres, qui transforment de plus en plus la fonction du capitaliste industriel en un monopole des grands capitalistes de l'argent, isolés ou associés. (p. 235)

¹⁰ Il n'est pas encore question ici de la fonction propre du fonds de réserve liée à l'accumulation (reproduction élargie). Pour une analyse de cette fonction, voir par exemple Suzanne de Brunhoff, *La monnaie chez Marx*, Paris, Les Editions sociales, 2024, p. 78-80.

C'est donc avec le fonds d'accumulation qu'on peut voir clairement le grand paradoxe du mouvement de circulation du capital : afin que ce mouvement puisse continuer sans arrêt, ce mouvement lui-même se doit d'exsuder et d'excréter sans cesse de la fixité en dehors de lui ; le capital productif devient ainsi lui-même la raison d'une croissance incontrôlée du capital improductif, qui seul peut permettre la continuité et la fluidité du cycle.

Le paradoxe du capital est donc finalement l'opposé du paradoxe du *Guépard* de Visconti : alors que pour le neveu du prince Salina dans le film il fallait que tout change pour que rien ne change, pour le capital il faut au contraire que beaucoup de choses ne changent pas pour qu'il puisse continuer à changer et à se métamorphoser sans cesse.

DIAGRAMMES ET FORMULES

Cycle du capital-argent

$A - M \dots P \dots M' - A'$

Cycles du capital productif

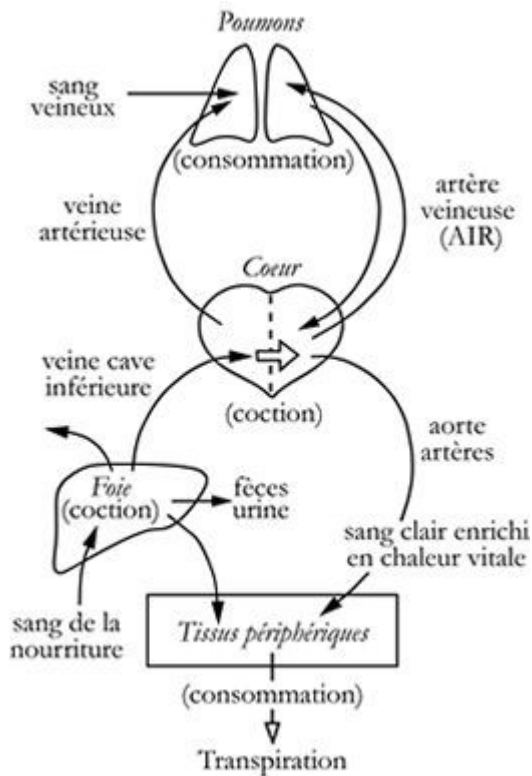
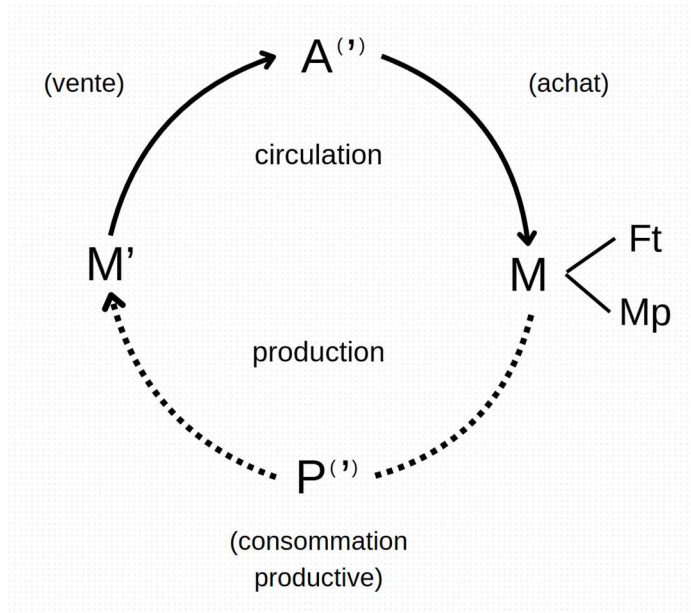
1) REPRODUCTION SIMPLE

$$P \dots M' \left[\begin{array}{c} M \\ + \\ m \end{array} \right] - A' \left[\begin{array}{c} A \\ + \\ a \end{array} \right] - M < \begin{array}{c} Ft \\ Mp \end{array} \dots P$$

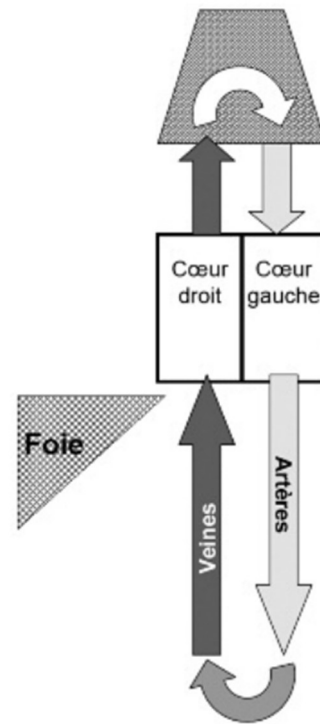
2) REPRODUCTION ELARGIE

$P \dots M' - A' - M < \begin{array}{c} Ft \\ Mp \end{array} \dots P'$

Cycle du capital-marchandise

$$M' \left\{ \begin{array}{l} M - \left[\begin{array}{c} A - M < \begin{array}{c} Ft \\ Mp \end{array} \dots P \dots M' \\ - A' \\ m - \left[\begin{array}{c} a - m \end{array} \right] \end{array} \right.$$


La circulation du sang selon Galien



La circulation du sang depuis W. Harvey